

L'oeuvre de l'autre

François Dumont

Normand Chaurette

Volume 25, numéro 3 (75), printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201505ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201505ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dumont, F. (2000). L'oeuvre de l'autre. *Voix et Images*, 25(3), 579–581.

<https://doi.org/10.7202/201505ar>

Essai

L'œuvre de l'autre

François Dumont, Université Laval

En 1971, avec *Pour saluer Victor Hugo*¹, Victor-Lévy Beaulieu amorçait une série d'essais consacrés aux écrivains qui, à divers degrés et pour diverses raisons, ont marqué son itinéraire d'écrivain. Parmi les temps forts de cette série figurent le *Monsieur Melville* de 1978 et le *Docteur Ferron* de 1991². Dans ces hommages, la part de l'autobiographie est toujours importante. Mais il s'agit autant de se mesurer à l'autre que d'assimiler la force qui se trouve dans l'œuvre méditée : c'est pourquoi la fiction est mise à contribution, et plus particulièrement l'œuvre de Beaulieu lui-même, certains de ses personnages superposant leurs voix à celle du narrateur ou s'y substituant carrément.

Dans *Un loup nommé Yves Thériault*³, qui appartient à première vue à cette série, l'autobiographie est encore très présente. Elle occupe même tout le premier chapitre, où il n'est nullement question de Thériault : Beaulieu raconte d'abord sa propre histoire, en insistant sur le déménagement de Saint-Jean-de-Dieu à Montréal, vécu comme un effondrement. C'est dans cet exil que Thériault apparaît, non à travers ses romans, mais par l'une de ses activités alimentaires : la chronique « Courrier pour hommes seulement » du journal *La Patrie*. Le jeune Beaulieu décide en effet d'écrire au chroniqueur pour racon-

ter son déracinement et son désir de retourner sur la terre paternelle. Sa lettre est publiée par Thériault qui le conforte dans son projet, auquel il doit cependant renoncer, puisque le père a déjà vendu (et de toute façon Beaulieu a seize ans...). Plus tard, il invitera Thériault à l'occasion d'activités parascolaires et c'est à ce moment qu'il découvrira ses romans.

Contrairement à ce qui se produit dans le *Melville* et dans le *Ferron*, le récit ne sera jamais relayé par la fiction. Beaulieu évoque très peu son œuvre à lui et reste à distance respectueuse des écrits de Thériault. Tout se passe en fait comme si la carrière rapprochait davantage les deux hommes que leurs textes.

Moins percutant que le *Melville* et moins fervent que le *Ferron*, le *Thériault* reste fascinant, peut-être avant tout en raison de la réserve de Beaulieu⁴, qui paraît craindre ce qu'il observe chez son prédécesseur : l'interférence entre le métier et l'œuvre. Beaulieu reste discret sur cette question, mais il cite à deux reprises une confidence de Thériault, harassé par les délais de la production radiophonique :

Je rêve à un lac et, dominant le lac, une maison.

Je rêve à de longs jours blancs d'hiver et, dans la maison, une quiétude toute chaude. Et là-dedans,

dans cette paix retrouvée, le temps, le temps d'écrire.

N'être que ce qu'on a voulu être mais l'être dans un temps qui nous appartienne. Pas dans un temps qui est à l'heure de la vie fébrile. Car alors, il n'y a plus d'œuvre possible⁵. (p. 54-55)

Que Thériault et Beaulieu, qui ont publié l'un plus de soixante-dix livres, l'autre une bonne quarantaine jusqu'à maintenant, aient pu rêver d'avoir le temps d'écrire, c'est bien sûr paradoxal, mais facilement compréhensible : tous deux ont beaucoup travaillé dans le monde des médias (Thériault pour la radio, Beaulieu pour la télévision) et ont gagné leur vie, comme on dit, par l'écriture (Thériault en écrivant par exemple de très nombreux livres pour la jeunesse, Beaulieu en travaillant dans le monde de l'édition). Par ces points communs, Beaulieu est sans doute plus proche de Thériault (avec qui il a d'ailleurs collaboré comme éditeur) que tout autre écrivain de sa génération. Toutefois, lorsque ces deux écrivains rêvent d'avoir le temps d'écrire, le livre fait bien voir qu'ils ne font pas le même rêve.

À cet égard, un épisode de la relation entre Thériault et Beaulieu est révélateur. Dans un compte rendu de *Tayaout, fils d'Agaguk*, Beaulieu écrit en 1969 :

[...] quand l'écrivain décrit les Esquimaux et les Amérindiens, quand il découvre leur dégénérescence comme dans *Tayaout*, quand il pressent la fin « de la race », ne dirait-on pas qu'il parle des Canadiens français? Ne dirait-on pas que c'est de nous qu'il est fait mention, tout se passant comme si Thériault avait recours à un symbolisme dont il n'est peut-être pas conscient pour nous

toucher dans ce que nous avons d'essentiel [...] (cité p. 146)

Ce commentaire rendra Thériault furieux et sera le point de départ d'une longue brouille. L'auteur de *Tayaout* estime que par cette lecture Beaulieu a dénaturé son livre. En fait, dans l'ensemble du parcours de Beaulieu, l'interprétation que propose son compte rendu apparaît comme une tentative d'intégration de l'œuvre de Thériault, en la déplaçant sur le terrain de *Race de monde*. Beaulieu rêve à une œuvre, et cette œuvre tend à tout assimiler, à partir d'un centre qu'il a essayé de reconnaître chez Thériault. Or, celui-ci disait, dans un entretien qu'il accordait à Renald Bérubé :

Ce qui est important pour moi, c'est la variété de mon œuvre [...] Beaucoup d'écrivains n'ont toujours écrit que le même livre tout en écrivant plusieurs livres, ou n'ont toujours raconté qu'une histoire, la leur. J'ai voulu pour ma part m'attarder aux autres, inventer d'autres personnages que moi-même, inventer de nouveaux livres chaque fois que je publiais⁶.

Voilà une perspective tout à l'opposé de celle de Beaulieu et qui explique peut-être que, dans *Un loup nommé Yves Thériault*, la véritable lecture de l'œuvre de l'autre n'apparaisse qu'à la fin, une fois la différence clairement reconnue.

Au fil de l'ouvrage, quelques pistes d'interprétation sont proposées : de brèves tentatives d'explications biographiques (de la personnalité des parents au prix Goncourt raté à cause du comportement de Thériault chez son éditeur parisien) assez peu convaincantes et une rapide « mise en place » (p. 60) où Beaulieu observe dans les premiers écrits de Thériault

la combinaison d'une «leçon de choses», d'un rythme «poétique», d'une «sexualité exubérante» et d'une «violence très sauvage». Mais ce n'est que dans les chapitres 9 et 10 que Beaulieu plonge vraiment dans l'œuvre. Après avoir signalé discrètement sa valeur inégale, il privilégie deux perspectives: la forme du conte et la cohérence des cycles amérindiens.

En abordant le genre du conte, Beaulieu avoue ne pas reconnaître sa propre manière, mais il insiste beaucoup sur les mérites de cette forme qu'il tente de s'approprier parce qu'elle est liée à «la grandeur de [s]on lieu de naissance, ces Trois-Pistoles qui savaient ce qu'est le sens de la parole» (p. 184-185). Le commentaire verse de nouveau dans l'évocation autobiographique, mais aboutit finalement à un éloge de la versatilité de Thériault comme conteur. Cela aurait pu introduire un parallèle avec Jacques Ferron, mais la comparaison viendra plus loin, d'un tout autre point de vue, Ferron, «iconoclaste» et «précieux», apparaissant, non sans ambigüité, comme l'antithèse de Thériault, «populiste» au «langage dru parce que vrai» (p. 246).

Beaulieu développe davantage les fondements des romans amérindiens, à commencer par le cycle inuit ouvert par *Agaguk* et poursuivi par *Tayaout* et *Agoak*, où il voit avant tout le déclassement du père et l'insurmontable défi d'être à la fois «l'immanence et la pérennité de l'immanence» (p. 214) dans «l'an dernier du monde» (p. 219). Il admire plus encore *Ashini*, qui inaugure le cycle montagnais où prendront place

N'Tsuk et *La quête de l'ourse*. Beaulieu insiste ensuite sur *Mabigan*, roman méconnu qu'il place au tout premier rang des écrits de Thériault. Dans les cycles amérindiens, il reconnaît «les grands combats: combats contre les bêtes sacrées, combats contre les pères-chefs de clan dégénérés, combats contre les atavismes inefficaces, combats contre l'homme blanc et son mépris, combats contre la trahison de son propre corps envers les siens et soi-même» (p. 232).

Orientant finalement sa lecture du côté de la perspective amérindienne, Beaulieu fait en quelque sorte amende honorable par rapport à son interprétation «canadienne-française» de jadis. Au nom des Amérindiens, il attribue à Thériault le titre de «père forgeron de mythologie» (p. 234). Ainsi, au bout du compte, ce père n'aura pas été le sien.

1. Victor-Lévy Beaulieu, *Pour saluer Victor Hugo*, Montréal, Éditions du Jour, 1971.
2. *Id.*, *Monsieur Melville* (en trois vol.): 1. *Dans les avelles de Moby Dick*; 2. *Lorsque souffle Moby Dick*; 3. *L'après Moby Dick ou la souveraine poésie*, Montréal, VLB éditeur, 1978; *Docteur Ferron. Pèlerinage*, Montréal, Stanké, 1991.
3. *Id.*, *Un loup nommé Yves Thériault*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, coll. «Inédits», 1999, 266 p.
4. Cette réserve est également manifeste au plan de l'iconographie, foisonnante dans le *Melville* comme dans le *Ferron*, et très «classique» ici (quelques photos: des parents, de Thériault à différentes époques de sa vie, de couvertures de certains de ses livres, etc.).
5. La citation est reprise à la page 249, avec une variante: le lac est remplacé par le fleuve.
6. Renald Bérubé, «35 ans de vie littéraire: Yves Thériault se raconte», *Voix & Images*, vol. V, n° 2, hiver 1980, p. 239.